



NICOLE DENNIS-BENN

Rends-moi fière

ROMAN

traduit de l'anglais (Jamaïque)
par Benoîte Dauvergne

«Meilleur livre de l'année»

NEW YORK TIMES

■ *l'aube*

RENDS-MOI FIÈRE

Collection *Regards croisés*

Ouvrage édité par Manon Viard

L'éditeur remercie le Centre national du livre
pour son soutien à cette publication

Titre original : *Here Comes The Sun*

© Nicole Dennis-Benn, 2016

© Éditions de l'Aube, 2021
pour la traduction française
www.editionsdelaube.com

ISBN 978-2-8159-4344-4

Nicole Dennis-Benn

Rends-moi fière

roman traduit de l'anglais (Jamaïque)
par Benoîte Dauvergne

éditions de l'aube

À Addy et à la Jamaïque

PREMIÈRE PARTIE

Dyé, il aime pas les vilains

Les heures supplémentaires que fait Margot à l'hôtel ne sont jamais déclarées. Son vrai travail ne consiste pas à répondre aux appels téléphoniques incessants, ni à rédiger des rapports sur les femmes de chambre fainéantes qui piquent un somme sur les lits et regardent la télé au lieu de faire le ménage. Il commence véritablement en fin de journée, après que les autres employés lui ont dit au revoir et se sont entassés dans les Corolla blanches – des robots-taxis¹ – les attendant à l'immense portail de l'hôtel afin de les ramener dans leurs quartiers misérables, loin du fantasme qu'ils contribuent à entretenir sur ce pays qui leur accorde aussi peu d'importance qu'aux algues rejetées par la mer.

Margot conserve le titre d'employée modèle depuis plusieurs mois car elle est toujours la première arrivée et la dernière partie. Et pour cause! Les demandes lui parviennent par téléphone, non sur le ton de la conversation, mais dans un langage codé qu'elle est la seule à connaître, au cas où quelqu'un l'écouterait sur la ligne. « *Akéé*² » signifie

1. Nom donné aux taxis sans licence en Jamaïque. (*Toutes les notes sont de la Traductrice*).

2. Fruit « national » de la Jamaïque, proche du litchi. C'est également le nom de l'arbre qui le produit.

que le client veut goûter à ses parties intimes. Les hommes étrangers adorent ça. « *Banane* », qu'il s'attend à une fellation. « *Sundae* », qu'il a l'intention de s'adonner à des jeux pervers, lors desquels tout est permis. Ces hommes savent évidemment à qui ils s'adressent puisque Margot s'est arrangée pour leur lancer un clin d'œil le jour de leur arrivée. Flattés, ils engagent aussitôt la conversation. Margot flirte, interprète les regards qui traînent, se posent et s'attardent presque inévitablement sur le creux de son décolleté, signe incontestable d'une invitation osée. Elle se rend dans la salle de pause des employés pour se refaire une beauté, vaporiser du parfum entre ses seins et se poudrer le visage, avant de rejoindre le client dans sa chambre d'un pas nonchalant. Puis elle se déshabille devant l'homme dont le principal objectif est généralement d'assouvir une profonde curiosité qu'il n'a jamais eu le cran de satisfaire auprès des femmes de son pays. Celle qu'il éprouve pour les seins d'une Noire, par exemple. Nombre de ses clients veulent connaître leur forme; savoir si leurs mamelons sont ou non de la même couleur que le goudron des trottoirs européens ou américains qu'écrasent les talons de leurs chaussures en cuir; ou si les mamelons noirs ont le parfum riche de la terre mouillée par une forte averse. Ils veulent toucher. Et Margot les laisse faire. Ils écarquillent les yeux, l'air d'un enfant qui voit un bébé grenouille pour la première fois, et tiennent ses seins avec précaution comme s'ils craignaient qu'ils ne s'échappent. Margot ne considère pas ces activités comme dégradantes. À ses yeux, il s'agit simplement de satisfaire la curiosité de ces étrangers; des hommes qui la paient une fortune pour leur servir de guide personnelle sur l'île de son corps. Quand elle a terminé, Margot dissimule l'argent dans son sac à main et s'empresse de rentrer chez elle. À cette heure-là, les robots-taxis sont rares; elle marche donc jusqu'en ville puis, arrivée là-bas, hèle un chauffeur. Il y a longtemps que

ce qu'elle fait ne la dégoûte plus. Autrefois, elle se douchait dans la salle de bains du client avant de partir et frottait chaque partie de son corps jusqu'à s'irriter la peau. Mais ces temps-ci, Margot rentre directement chez elle et s'endort, les pores imprégnés d'une odeur de sperme. Ce n'est plus un sentiment de répugnance, mais un vif espoir qui gonfle dans sa poitrine et la remplit de détermination. Margot se retourne dans le lit qu'elle partage avec sa sœur en se répétant qu'un jour, elle n'aura plus besoin de s'imposer ces choses. Qu'un jour, Thandi arrangera tout.

Mais en attendant, il faut travailler.

Ce soir, Margot vérifie de chaque côté du hall d'entrée si la voie est libre. Toutes les femmes de chambre de l'hôtel sont parties, ainsi que la direction et la majorité du personnel. Le concierge, Paul, est le seul à son poste. Comme il est presque minuit, les réceptionnistes du soir, Abby et Joseph, se reposent chacun leur tour sur le canapé du bureau. Margot évite de passer devant la réception quand elle quitte l'hôtel. Tandis qu'elle sort du côté de la piscine, elle est surprise de trouver Paul dehors en train de fumer une cigarette.

« Bonne nuit, Margot », dit-il en s'inclinant légèrement.

Cet homme est toujours si poli qu'elle se demande ce qu'il sait. Ce calme ne cacherait-il pas un certain mépris ? Raconte-t-il en douce aux autres concierges qu'il la voit quitter l'hôtel tard le soir ? Qu'il l'a surprise à plus d'une occasion rajustant son chemisier et sa jupe alors qu'elle sortait de la chambre d'un client ? Cela a peut-être permis à l'homme de tirer les bonnes conclusions, mais il n'est pas très futé, heureusement.

Dehors, la nuit est fraîche. La voûte céleste est saupoudrée de grains scintillants. Les stridulations des criquets dans les bougainvillées la suivent comme une rumeur : leur chant sifflant est assourdissant. Margot atteint la rue, soulagée de retrouver l'anonymat de la nuit. En ville, les chauffeurs de

taxi habituels sont là : Maxi, Dexter, Potty, Alistair. Maxi fait tinter ses clés le premier, signe pour les autres chauffeurs que c'est lui qui prend la course.

« Quoi de neuf, ma douce ? »

Margot lui envoie un baiser. Maxi et elle ont grandi ensemble et fréquenté les mêmes écoles, de la maternelle au collège. Maxi a finalement laissé tomber les cours, est devenu adepte du rastafarisme et a commencé à employer l'expression « *Jah, mes frères et moi* ». Il fume de l'herbe toute la journée, et le soir, il sert à la fois de chauffeur de taxi et de dealer aux touristes suffisamment téméraires pour partir chercher de la ganja en ville.

« Comment va, Maxi ? »

Margot s'installe sur le siège avant du taxi, accueillie par une odeur de fumée et de pelures d'orange. Elle se demande aussitôt si elle imprègnera ses vêtements. Quoique, ils sont déjà chargés d'autres effluves.

« On fait aller. »

Maxi met le moteur en marche. Ses dreadlocks forment une épaisse masse emmêlée sur le sommet de sa tête. Il lui parle de ses deux enfants dont Margot prend toujours des nouvelles afin d'éviter que la conversation ne tourne au flirt. L'un d'eux commence l'école primaire tandis que l'autre vient d'entrer en maternelle. Ces enfants sont issus de mères différentes, deux femmes qui ont également grandi avec Margot. Deux femmes qu'elle ne fréquente plus en raison de leur étroitesse d'esprit et de leur promptitude à juger autrui. *Comme elle se prend pour une madame depuis qu'elle travaille à l'hôtel ! Mais regardez-la : trente ans et pas de mari ni de marmailles. Elle doit être toute sèche, sa choucoune. Même pas capable de descendre de son trône pour coucher comme y faut. Madame est trop bien pou ça.*

« Quand tu vas acheter ta propre voiture, Margot ? demande Maxi. L'hôtel paye bien bien, y paraît. »

Margot s'enfonce dans le siège en cuir et inspire les puissantes odeurs qui l'entourent.

« Bientôt. »

Elle regarde par la fenêtre. Bien qu'il fasse nuit noire, elle devine la proximité de la mer. L'espace d'un instant, elle aimerait donner à ses pensées la liberté de vagabonder dans cette obscurité, cette incertitude.

« Comment ça ? demande Maxi.

— Quoi ? T'es si pressé de faire faillite ? »

Margot lui adresse un sourire – lent, décontracté ; son premier vrai sourire de la journée. Son travail exige un mouvement conscient de la mâchoire, une courbure de la bouche permettant de dévoiler ses dents, *toutes* ses dents – cela afin de détourner l'attention de ses yeux fatigués, de maintenir un contact visuel avec les clients. *Quelle magnifique journée au Palm Star Resort, que puis-je faire pour vous ? Bonjour, monsieur. Bien, madame, je vais tout de suite vous le chercher. Non, monsieur, nous ne proposons pas de navette directe jusqu'à Kingston, mais il y en a une pour Ocho Rios. Puis-je vous être utile en quoi que ce soit d'autre, madame ? Votre navette vous attend à l'extérieur, monsieur. Passez une excellente journée. Contactez-moi si nécessaire. Je vous en prie.*

« Faut juste qu'on arrête de se voir dans ces conditions. C'est tout », dit Maxi.

Margot porte de nouveau son attention sur l'extérieur.

« Dès que Thandi aura fini l'école. Tu sais comment ça se passe. »

Maxi lâche un petit rire. Quand elle se tourne vers lui, Margot aperçoit ses dents blanches qui paraissent lumineuses dans l'obscurité.

« Tu sais comment ça se passe, l'imite-t-il.

— Quoi ?

— Rien.

— Qu'est-ce qui te prend, Maxi ? »

D'une main, son ami lisse sa moustache au-dessus de sa large bouche. À l'école, toutes les amies de Margot avaient un faible pour lui. Elles lui trouvaient un air de Bob Marley à cause de ses boucles crépues de plus en plus longues, de sa peau brun arachide et de son attitude rebelle. Un jour, il avait traité une professeure d'ignorante parce qu'elle croyait que Christophe Colomb avait découvert la Jamaïque. « *Et le peuple indigène qui était là avant, alors ?* » Cultivé, Maxi employait des mots que personne n'avait jamais entendus dans une conversation ordinaire : *indigène, inégalité, soulèvement, révolution, esclavage mental*. Il sautait les cours afin de lire des ouvrages sur Marcus Garvey¹ et racontait à qui voulait l'entendre que la véritable histoire se trouvait dans ces livres. Son insoumission avait fini par inquiéter le principal, monsieur Rhone, un grand homme à la peau brun clair originaire de la paroisse de Saint-Elizabeth. Craignant que Maxi n'influençât les autres élèves, il l'avait renvoyé. Maxi n'était jamais retourné à l'école depuis. S'il ne s'était pas bourré le crâne d'âneries sur la liberté et l'Afrique, il serait médecin, avocat, homme politique ou magnat de ceci ou cela aujourd'hui, car c'était sans conteste le garçon le plus intelligent de l'école. Margot veut à tout prix éviter qu'il arrive la même chose à sa sœur. Comme Maxi, Thandi est cultivée. Elle a le potentiel qu'il faut pour devenir quelqu'un. Margot doit faire en sorte qu'elle ne le gâche pas.

« Tu lui mets trop de pression, à cette pauvre gosse. Pourquoi tu te concentres pas sur tes rêves à toi ?

- Mon rêve, c'est que ma sœur réussisse.
- Et c'est quoi son rêve à elle ?
- Le même.

1. Né en Jamaïque en 1887 et mort à Londres en 1940, Marcus Mosiah Garvey est un militant noir considéré comme un prophète par les adeptes du mouvement rastafari.

— Tu lui as déjà demandé ?

— Où tu veux en venir, Maxi ?

— Je veux juste savoir si t'as déjà demandé à ta sœur quels sont ses rêves. T'arrêtes pas de la pousser. Un jour, elle risque de craquer.

— Max, arrête de dire n'importe quoi. Contrairement à certaines personnes que je connais, Thandi a de l'ambition.

— *Certaines personnes.* » Maxi grimace et recommence à caresser sa moustache à peine visible. « Je sais ce que je veux depuis longtemps. Et ça n'a rien à voir avec ce qu'y nous apprennent à l'école. Y transforment nos marmailles en robots, Margot. Y leur enseignent que la philosophie de l'homme blanc. Et notre héritage ? Et notre culture alors ? »

Maxi tchipe¹.

« Y bourrent le crâne de nos marmailles avec des idées capitalistes. Ta sœur, Thandi, c'est une genti fi. Elle connaît ses leçons. Mais comme je dis toujours, quand la marmite bout trop longtemps, le fond se dessèche et y craque. »

Margot lève une main devant le visage de Maxi comme pour le faire taire.

« Je pense que le sujet est clos. »

Dans le silence qui s'installe, on n'entend plus que le ronron du moteur. Maxi se met à siffler, concentré sur la route obscure devant eux. Seules ses lignes blanches sont visibles. Margot tente de les compter pour se calmer. Bien sûr qu'elle a des rêves. Elle en a toujours eu. Son but est de partir le plus loin possible d'ici. Peut-être en Amérique, en Angleterre, quelque part où elle pourra se réinventer. Devenir une nouvelle personne, une femme désinhibée ; quelque part où elle pourra satisfaire les désirs auxquels elle résiste depuis si longtemps. En réalité, l'hôtel ne lui

1. Son produit avec les lèvres pour exprimer son mépris ou sa désapprobation.

verse qu'un maigre salaire, mais Margot ne peut le révéler à personne. Elle s'habille élégamment pour aller travailler : son uniforme gris tourterelle est soigneusement repassé, ses plis soigneusement ajustés ; ses cheveux lisses et peignés sont ramassés en un chignon serré dont rien ne dépasse, à l'exception du duvet qu'elle plaque avec du gel autour de son front et sur ses tempes ; maquillé avec un soin minutieux, son visage est suffisamment poudré pour paraître plus clair ; plus clair que celui d'une vulgaire domestique. C'est peut-être ce que voit Alphonso, son patron blanc jamaïcain, quand il la regarde. Une vulgaire domestique. Héritier de l'empire Wellington sur lequel régnait son père – qui comprend des plantations de café, des distilleries de rhum et des biens immobiliers, dont le Palm Star Resort, disséminés sur toute l'île, de la paroisse de Portland à celle de Westmoreland –, Alphonso a eu la gentillesse de la garder dans l'équipe après avoir renvoyé tous les employés de feu Reginald Wellington Senior. Au début, Margot se méprisait de laisser cet homme la toucher, mais également d'avoir la prétention de croire qu'elle avait le choix. Le bénéfice qu'elle tirait (et tire toujours) de ces relations sexuelles était bien supérieur à celui qu'elle aurait engrangé en récurant les sols. Margot ne voulait pas passer à côté de cette occasion. Tout ce qu'elle avait toujours souhaité, c'était d'entrer en contact avec d'autres mondes, avec tous ceux qui pourraient la sortir de sa misère, lui offrir une chance d'échapper à Delores et à ce qu'elle lui avait fait.

Maxi donne un petit coup de coude à Margot.

« Qu'est-ce qui te prend de monter sur tes grands chevaux ? Détends-toi, ma vieille. »

Son sourire en coin oblige Margot à détourner le regard afin de ne pas craquer.

« T'es tellement dévouée à ton devoir de grande sœur ! Je trouve ça très honorable, Jah m'est témoin. »

Maxi tend la main et la pose sur le genou de Margot. Comme il ne la retire pas, elle la soulève et la ramène vers lui. Il y a quinze ans, pendant sa courte histoire avec Maxi à l'époque du collège, ce geste aurait provoqué des frissons dans toute son anatomie. Aujourd'hui, ce n'est plus pareil. Aucun contact ne lui procure plus ces sensations.

Lorsque le taxi approche du pied de la colline, Margot lui demande de s'arrêter.

« Je finis à pied. »

Maxi regarde droit devant lui, les yeux plissés comme s'il essayait de voir à travers l'obscurité.

« T'es sûre ? Pourquoi tu m'arrêtes toujours ici ? Je sais bien où tu habites. Pourquoi tu veux pas que je t'y dépose ?

— Maxi, je peux marcher. »

Margot sort de l'argent et le lui donne. Son ami le prend à contrecœur puis fixe le regard sur l'épaisse obscurité qui couvre la route devant eux. Margot attend que la voiture s'éloigne et que ses phares disparaissent. La nuit l'engloutit, l'entoure de murs noirs qui finissent par s'ouvrir sur un chemin à travers l'obscurité. Elle avance en posant prudemment un pied devant l'autre, consciente de l'étrange sensation qui lui grimpe le long de l'échine, enveloppe son ventre et jaillit dans sa poitrine. Le parfum des bougainvillées qui poussent le long de la barrière lui fait l'effet d'une douce étreinte. L'obscurité devient une aimable complice. Et pourtant, une appréhension familière la saisit par surprise : *Peut-on me voir ?* Margot regarde par-dessus l'épaule et calcule la distance qu'il lui faudrait parcourir pour rentrer chez elle. Un bon kilomètre et demi. Elle se trouve devant la maison rose vif qui émerge de l'ombre et semble rougeoyer dans l'obscurité. Comme si elle l'avait entendue arriver, une femme apparaît sous la varangue dans une chemise de nuit blanche. Celle-ci se gonfle doucement dans la brise légère qui fait bruire les feuilles des plantes et

des arbres du jardin et apporte à Margot un léger parfum de patchouli. La femme semble flotter vers elle comme un ange, ses formes féminines moulées par sa chemise de nuit. Margot avance également vers elle sans plus avoir conscience des pas qu'elle fait sur le chemin dallé, ni des peurs qui lui martèlent l'intérieur de la poitrine. Arrivée au pied des marches, elle contemple le visage de la femme; ce regard qui soutient le sien. Du matin au soir, elle ne pense qu'à ces yeux, car ce sont les seuls qui la voient. Qui la voient *vraiment* – ils ne s'intéressent pas à sa silhouette ni à la nudité qu'elle offre volontiers aux inconnus, mais à ce qu'il y a de fragile, de brut, de vulnérable en elle. C'est cette nudité-là qui fait frissonner Margot sous le regard de la femme. Elle éprouve l'envie irrépressible de le lui confier. Mais pas ici. Pas maintenant. Aucune parole n'est échangée. Pas un mot n'est nécessaire. Verdene Moore la fait entrer chez elle.

Au marché artisanal d'Old Fort, Delores passe le bras dans celui d'hommes au visage rouge, vêtus de chemises à fleurs, trop polis pour la repousser, et dans celui de femmes aux grands chapeaux de paille dont les fines lèvres grimacent un sourire effrayé. Avant que les touristes ne passent devant son stand, elle écoute les autres marchandes donner leurs prix – des offres que les touristes déclinent avec tact avant de s'éloigner. Au moment où ils arrivent à son stand – le dernier de la rangée –, Delores est prête à bondir sur ces proies comme elle le fait au marché de Falmouth le mardi, dès que s'amarre un bateau. Les touristes hésitent toujours, sans doute troublés par le physique de cette grande femme noire aux yeux globuleux et aux narines dilatées. Ses victimes actuelles sont un couple d'âge mûr.

« J'ai tout plein de jolies choses pour vous et votre mari. Venez par là, ma jolie. »

Delores tire doucement la femme par la main. L'homme suit son épouse sans lâcher un instant le gros appareil photo pendu à son cou, comme s'il craignait qu'on le lui arrache.

Afin de les mettre à l'aise, Delores se confie à eux.

« Oh, Dyé du ciel! s'exclame-t-elle en s'éventant avec un vieil exemplaire du *Jamaica Observer*. Cette affreuse chalè, quel siplis. Imaginez un peu, je me suis pas assise de la matinée. Oh là là, que c'est pénible. »

Delores essuie la sueur qui ruisselle sur son visage en gardant un œil sur le couple. C'est moins la chaleur que la nervosité qui la fait transpirer car les affaires tournent au ralenti aujourd'hui et elle a besoin d'argent. Elle observe la femme tandis que cette dernière examine ses bijoux – les boucles d'oreilles pendantes en bois, les colliers, bracelets et chaînes de cheville en perles –, seuls articles du stand que Delores fabrique elle-même.

« Celui-ci irait joliment avec vot' robe », dit-elle en la voyant choisir un collier.

Mais la femme se contente de répondre par une grimace, repose doucement l'objet puis examine le suivant. Delores continue à s'éventer. Normalement, les Américains sont bavards, crédules. Exagérément tourmentés par le remords, ils ne lui donnent pas autant de difficultés car leurs bonnes manières les obligent à se montrer bienveillants. Mais ce couple-là ne doit pas appartenir à la même espèce. Peut-être vient-il d'ailleurs, tout compte fait. Pourtant seuls les touristes américains sont accoutrés comme s'ils partaient en safari, surtout les hommes avec leurs brodequins, leur pantalon de treillis et leur appareil photo semblable à des jumelles.

« J'ai des bouffées de chalè, et cette canicule n'arrange rien », se lamente Delores, alors que la femme s'approche des paniers tressés.

Cette phrase fait réagir la touriste – elle esquisse un sourire qui semble indiquer qu'elle la comprend et confirmer l'existence d'une condition féminine universelle. La voilà enfin qui tripote ses billets étrangers, comme si elle rechi-gnait à s'en séparer.

« Combien coûtent ces colliers? demande-t-elle avec un accent américain en désignant un des pendentifs faits de perles de verre rouges, jaunes et vertes minutieusement enfilées par Delores.

— Vingt-cinq dollars.

— Désolée, mais c'est trop cher. »

La femme lance un regard en coin à son mari.

« Vingt-cinq dollars, ce n'est pas un peu exagéré pour ce collier, Harry? »

Elle lève le bijou comme si c'était juste un bout de ficelle et l'agite sous le nez de l'homme. Celui-ci le manipule d'un geste faussement expert.

« Nous ne vous en donnerons pas plus de cinq dollars, déclare-t-il d'un ton autoritaire qui rappelle à Delores celui du révérend Cleve Grant, dont la voix tonitruante se fait entendre sur Radio Jamaica tous les midis lorsqu'il prononce sa prière pour la nation.

— Mais misyé, j'ai mis du temps à le fabriquer. Je peux descendre à vingt.

— Quinze.

— Va pou quinze! » lance Delores en dissimulant sa déception.

Alors qu'elle compte sa monnaie, elle surprend sa cliente en train d'admirer ses poupées miniatures aux traits exagérés et songe que l'image des Jamaïcains que conservera la croisiériste pourrait bien se résumer à ces visages, après sa courte escale d'une journée. Son mari, qui ne cesse de prendre des photos, passe en revue les sculptures de rastas au long pénis surdimensionné, de femmes souriantes au visage aussi noir

que le goudron, un panier de fruits posé sur la tête, et d'un fermier hilare qui porte des bananes vertes ; puis il s'intéresse aux T-shirts ornés de plants de cannabis, d'un Bob Marley qui fume sous le mot IRIE écrit en caractères gras, et enfin, aux poupées de chiffon vêtues de robes de fête dont le tissu rappelle les nappes de pique-nique.

« Si vous achetez trois articles, je vous fais un prix. Toutes ces afê, c'est de la bonne qualité, s'empresse de préciser Delores. Vous les trouverez pas ailleurs. »

Lorsque l'homme sort son portefeuille, elle sent son cœur lui bondir dans la gorge.

« Donnez-moi deux de ces T-shirts en taille L, et ce débardeur en S. »

Après que son mari a fait son choix, la cliente, comme si elle avait reçu la permission d'acheter autant de souvenirs que possible, se décide pour un panier tressé – « Pour ta mère » –, plusieurs bracelets aux couleurs rasta – « Pour Alan et Miranda » – et quelques poupées de chiffon vêtues de robes de fête – « Pour les filles ».

Finalement, le couple repart avec la moitié du stock de Delores, seule marchande capable de vendre autant d'articles en une seule journée car, contrairement à ses concurrentes, elle doit subvenir aux besoins d'une enfant très prometteuse – une adolescente qui deviendra un jour médecin. Si Delores s'échine au travail, c'est pour Thandi. Tout en fourrant dans son soutien-gorge les dollars étrangers qui rejoindront plus tard ses économies à l'intérieur du vieux matelas qu'elle partage avec sa mère, elle se répète qu'un jour, tous ses sacrifices paieront. Et qu'ils seront récompensés au centuple.

Thandi n'est pas satisfaite. Elle se dirige tout droit chez monsieur Levy, le grossiste, dont le magasin se trouve juste en face du Dino's Bar sur River Bank Road – la seule rue qui traverse River Bank, un ancien village de pêcheurs situé

à la périphérie de Montego Bay où Thandi a vécu toute sa vie. Cette boutique et le Dino's Bar sont les deux seuls commerces qui restent après la fermeture des baraques à fruits de mer. Non seulement les promoteurs immobiliers et la sécheresse ont privé les pêcheurs de travail, mais ils les ont également chassés de River Bank. La communauté ne trouve aujourd'hui plus grand-chose pour se nourrir, à part les produits fortement taxés de monsieur Levy chez qui ses membres vont s'approvisionner une fois par mois.

Cette boutique existe semble-t-il depuis la nuit des temps. Elle a nourri des générations de villageois. À l'image de la population en constante évolution qu'elle ravitaille, elle a changé de nombreuses fois de propriétaires, transmise de père en fils en petit-fils en arrière-petit-fils en arrière-arrière-petit-fils. L'actuel monsieur Levy ressemble en tout point à ses ancêtres lorsqu'il pose ses yeux plissés sur les visages noirs qui hurlent leur commande – *Misyé Chin, donne-moi don un quart de livre de riz. Passe-moi une livre de farine. Je pourrais avoir un sac de sucre, misyé Chin ? Je paierai plus tard. Ajoute don un pain de savon à l'huile d'amande douce.* Bien que son nom soit peint sur la devanture du magasin en caractères rouge vif, les clients s'adressent toujours ainsi au propriétaire en raison de ses origines chinoises. L'épouse de monsieur Levy est une femme impassible qui lui apporte les articles sans un mot du fond du magasin. Ses deux fils viennent parfois prendre sa place à la caisse lorsqu'il rejoint sa femme pour le déjeuner ou le dîner derrière la porte grillagée, où les clients les voient engloutir des nouilles ou de grandes cuillerées de riz cuit à la vapeur. Le magasin propose une petite quantité de produits de base : riz, lait, semoule de maïs, Panadol pour les rhumes et la grippe, flocons d'avoine Foska Oats, maquereaux en boîte, épices, pain et beurre. Il arrive que Thandi y repère un ou deux articles exotiques. Le mois dernier, elle a par

exemple découvert que monsieur Levy vendait des barres chocolatées à l'emballage violet orné de lettres dorées qu'elle n'avait encore jamais vues. CHOCOLAT DE L'AMOUR. Thandi en a goûté une et a apprécié la riche saveur du chocolat sur sa langue, contre son palais. Constamment brassé par un grand ventilateur posé dans un coin, l'air est toujours chaud et étouffant dans le magasin. Les clients n'y font qu'un saut. S'ils s'y attardaient trop longtemps, ils s'évanouiraient à cause de la chaleur ou de l'odeur d'urine gracieusement répandue par le gros matou brun et blanc qui se lèche les pattes près du comptoir. Thandi rassemble tout son courage pour élever la voix lorsque monsieur Levy dirige ses yeux plissés sur elle.

« Pourrais-je avoir une livre de riz et un paquet de semoule de maïs, s'il vous plaît ? » demande-t-elle dans un anglais parfait qui attire le regard de certains clients.

Mais le vieux Chinois n'est pas impressionné. Il réunit les articles d'un air distrait et crie : « Cinq dollars ! » sans même lancer un regard à Thandi. Ses doigts courts feuilletent *l'Observer* devant lui. Thandi se demande s'il a déjà vu son visage ; s'il trouve qu'elle ressemble à tous les autres. Les yeux à demi fermés, il doit être difficile de différencier tous ces visages noirs. Derrière le comptoir, Thandi reconnaît le pot de crème Queen of Pearl que lui a dit d'acheter mademoiselle Ruby, autre article exotique proposé par monsieur Levy.

Elle s'éclaircit la voix.

« Et pis donne-moi don un pot de Pearl. »

Le patois jamaïcain sonne étrangement dans sa bouche lorsqu'elle porte l'uniforme du lycée Saint-Emmanuel – une jupe plissée blanche qui tombe sous le genou, des chaussettes blanches soigneusement rabattues sur les chevilles et des chaussures impeccablement cirées. Thandi désigne la crème du menton, un geste qu'elle voit souvent faire les clientes du magasin quand elles passent leur commande

d'un air assuré, appuyées de tout leur poids sur le comptoir, une jambe passée derrière l'autre. Thandi paye le pot de crème avec la monnaie des courses. Elle expliquera à sa sœur Margot qu'elle s'est achetée un paquet de crayons et un cahier. Thandi a pu constater les effets de cette crème sur la peau des femmes qui l'utilisent, cette blancheur qui pénètre leur épiderme, tandis que la couleur noire recule comme une ombre sinistre jusqu'à la naissance de leurs cheveux. C'est ce qui est arrivé à mademoiselle Ruby par exemple, cette femme qui vit dans une des cases situées à proximité des bateaux de pêche. Tout le monde à River Bank connaît mademoiselle Ruby et son nouveau commerce. Grâce à elle, des femmes et des filles qui partaient de rien ont réussi dans la vie ; leur teint devenu plus clair les a rendues moins invisibles, plus belles et dignes d'exercer des métiers comme réceptionniste, guichetière de banque, mannequin, directrice commerciale adjointe et même, dans certains cas, hôtesse de l'air.

C'est justement vers sa case que se dirige Thandi.

Elle longe la rivière en forme de Y qui coupe à travers le village puis se divise et s'écoule dans des directions opposées – l'un des bras se déverse dans la vaste étendue de la mer, tandis que l'autre file en direction de la colline qui surplombe River Bank et aboutit à une petite crique ombragée par des bambous et des chênes verts. Si on les contemplait depuis le sommet de la colline, les terres qui bordent la rivière sembleraient parsemées de boîtes en carton habitées. Une petite flotte de bateaux de pêche est ancrée à l'endroit où le cours d'eau rejoint la mer. Semblables à des baleines endormies, ils y mouillent depuis le mois de décembre, avant le début de la sécheresse. La zone est interdite d'accès afin que les ouvriers du bâtiment puissent faire leur travail – ces hommes qui sillonnent la rive, coiffés de casques et chaussés de lourdes bottes en caoutchouc, et qui ratissent le sable avec détermination comme s'ils y cherchaient un trésor.

Enfant, Thandi accompagnait sa mère lorsqu'elle allait faire dans ce quartier ses achats chez mademoiselle Ruby. Toutes deux faisaient la queue devant sa case tout en la regardant écailler les poissons et les éventrer à l'aide d'un couteau tranchant qui laissait apparaître la chair rouge de leur abdomen. Mais sa première visite personnelle à mademoiselle Ruby n'a eu lieu que récemment – bien après que cette femme a cessé de vendre du poisson. Thandi voulait prouver à ses professeurs et ses camarades de classe qu'elle avait le sens des responsabilités en se présentant à l'élection de l'élève chargée de la discipline ; mais elle a perdu contre Shelly McGregor que les nonnes et les lycéennes ont choisie en dépit de ses notes moyennes et de son impopularité. Thandi est certaine que sa défaite est due à son teint plus foncé, source incontestable de tous les fardeaux qui lui pèsent autant que les manuels rangés dans son cartable – qui ne l'intéressent nullement. Mais l'occasion s'offre de nouveau à elle de briller – la fête des seize ans de Dana Johnson a lieu dans quelques mois. C'est la première soirée à laquelle Thandi est invitée et le dernier événement mondain prévu avant les examens de juin. Elle s'imagine vêtue de la jolie robe fuchsia qu'elle a repérée dans la vitrine de Tiki Boutique, près de son école à Montego Bay. Une telle couleur mettrait en valeur son teint plus clair et lumineux ; cette robe lui donnerait certainement l'impression d'être à sa place parmi les jeunes de son âge.

Thandi est assise nue sur un banc dans la vieille case de mademoiselle Ruby, faite de plaques de zinc et de planches dont les clous exposés à l'air marin s'oxydent. Un manguier incliné qui repose sur son toit depuis l'ouragan Gilbert protège son habitante du soleil, et du regard des voyeurs potentiels. Des mangues noires pendent à l'intérieur de la case, certaines pourrissant autour de leur noyau sec.

De temps en temps, la brise marine chuchote sur le zinc du toit ou à travers les fenêtres grandes ouvertes. Thandi sent son souffle salé sur ses lèvres. L'humidité de l'air et la sécheresse de cette mi-février rappellent les mois chauds et secs de l'été. Thandi se tient le dos voûté et les épaules arrondies. De minuscules fourmis arpentent le sol poussiéreux, tandis que d'autres grimpent le long des pieds du banc. Thandi croise et décroise les jambes de crainte qu'elles ne pénètrent dans les plis de son sexe. Face à elle, mademoiselle Ruby mélange quelques crèmes en vidant leurs tubes dans un grand pot blanc qui contenait autrefois un baume lissant pour les cheveux. Elle brasse habilement la préparation avec le manche d'un peigne en métal, la langue glissée entre ses grosses lèvres roses, les sourcils froncés de concentration. Malgré la chaleur étouffante, pas une goutte de sueur ne coule sur son visage, bien qu'elle porte un sweat-shirt à capuche qui lui couvre le front et les bras afin de la protéger du soleil. Quant à ses jambes, elles sont cachées sous un pantalon ample.

« T'as la crème Queen of Pearl ? » demande-t-elle.

Thandi hoche la tête et lui tend le pot.

« Pas maintenant. Tu vas devoir l'utiliser quotidiennement. Elle est pas plus efficace que ma préparation, soit dit en passant. Mais si tu les utilises ensemble, tu vas voir, ça fait des miracles. Tu dois quand même faire attention, cependant. Ça va lékol ?

— Oui », répond Thandi d'une voix aussi minuscule que les fourmis qui se promènent sur le sol.

Elle range le pot de crème dans son cartable.

« T'es prête pou le CXC¹ ? »

Thandi hausse les épaules.

« Je suppose. »

1. Caribbean Examinations Council.

RENDS-MOI FIÈRE

L'adolescente a passé toutes ses années de lycée à étudier les neuf matières de cet examen dont huit ont été choisies à sa place.

« Tu *supposes*? »

Mademoiselle Ruby pose les mains sur les hanches.

« T'as plutôt intérêt à l'être. C'est dans quatre mois, non? C'est pas rien. Ma cousine à Kingston, elle a échoué à cinq épreuves l'année dernière et elle doit les repasser. Une autre fi, elle a fini par laisser tomber et elle est partie en apprentissage pou se former à un métier. T'es le seul espoir de ta manman. Tu sais comment elle travaille dur pou te payer ce lékol? »

Mademoiselle Ruby n'a pas tort. Delores se donne du mal pour vendre aux touristes ses souvenirs bas de gamme trois fois trop cher à Falmouth Market. Quant à Margot, elle fait des heures supplémentaires à l'hôtel. Si toutes deux se démènent autant, c'est pour son avenir.

Thandi déglutit puis baisse les yeux vers son uniforme resté en tas sur le sol, pareil à un drap roulé en boule. Cette tenue la rendait fière autrefois; mais en la contemplant, elle songe à présent à l'usage bien différent qu'on pourrait faire de ce tissu blanc qui coûte plus cher que toutes les provisions que sa mère achète en un mois. En raison de leur prix, Thandi ne possède que deux uniformes qu'elle lave à la main le soir après l'école puis repasse pour le lendemain.

L'adolescente pose les yeux sur ses cuisses brunes. Leur aspect n'a pas du tout changé depuis sa dernière visite.

« Vous pensez que je peux devenir plus claire en quatre mois? demande-t-elle à mademoiselle Ruby en pensant à la fête et aux garçons qui y seront invités.

— T'as enlevé le plastique, réplique la femme d'un ton légèrement accusateur.

— Il faisait trop chaud. J'ai cru que j'allais m'évanouir.

— J'étais foncée comme toi avant, et regarde-moi maintenant... »

Mademoiselle Ruby tourne la tête de chaque côté afin de montrer à Thandi sa peau rose saumon dont la texture paraît aussi délicate que la pellicule qui se forme à la surface du lait bouilli.

« Tu vois comment mon teint est devenu lumineux ? Si tu suis bien mes instructions, le tien va s'éclaircir plus vite. Ça devrait fonctionner avec la crème Queen of Pearl. Si tu veux un résultat plus rapide, mets-en deux fois par jour. »

Mademoiselle Ruby fait pénétrer sa préparation dans la peau du cou, du dos, des bras et des épaules de Thandi. Elle l'applique partout sauf dans la raie de ses fesses. Ses gestes sont loin d'être tendres. Thandi se demande si elle cherche ainsi à la punir de ne pas avoir suivi ses instructions. Elle imagine sa couleur noire se décollant de sa peau grâce à l'eau oxygénée ajoutée par mademoiselle Ruby à sa préparation qui agit comme un abrasif, un remède à sa nostalgie. Thandi ferme les yeux alors que le mélange tiède se répand sur son épiderme. Les mains de mademoiselle Ruby atteignent sa poitrine. Le mouvement circulaire de ces doigts étrangers sur ses seins fait rougir l'adolescente. Jamais on ne l'a touchée ainsi. Elle ouvre les yeux et cherche un objet, n'importe lequel, qui pourrait la distraire de la sensation de ces mains inconnues. Elle se voit comme un poisson que mademoiselle Ruby frotte avec du sel et du vinaigre avant de le frire. Ses yeux se posent sur le plafond. Si elle pouvait lever le bras, Thandi y dessinerait les images que projette son esprit.

« Une chance que t'aies des beaux cheveux, dit mademoiselle Ruby. Des beaux cheveux de coolie. C'est un Indien, ton papa ? »

— Je n'en sais rien, répond Thandi, le regard toujours rivé aux planches du plafond. Je ne l'ai jamais rencontré.

— Eh ben, Dyé t'a joué un tour bien cruel. Pasque, mon enfant, si ta peau était aussi belle que tes cheveux, tu serais une fanm magnifique. »

Thandi n'entend là rien de nouveau. Sa mère répète souvent la même chose en secouant la tête comme lorsque des aliments brûlés finissent à la poubelle. « *Quel dommage que t'aies pas la peau de ton père.* » Thandi n'a ni cette pigmentation brun muscade qui fait de Margot une maîtresse respectable – juste un échelon en dessous d'une épouse au teint lumineux –, ni la couleur noire de Delores qui attire la compassion de ses interlocuteurs. « *Qui don voudrait être noir comme ça dans ce pays ?* » lui a un jour demandé mademoiselle Ruby au sujet de sa mère.

La femme lui remet le pot de sa préparation maison afin qu'elle l'applique au besoin sur sa peau.

« Seulement si nécésè, insiste-t-elle. Ce sont des produits chimiques très forts qui pourraient te tuer. »

Elle prend ensuite un rouleau de film plastique et commence à en envelopper les bras et le torse de Thandi. L'adolescente peu à peu momifiée écoute ses instructions sans bouger :

« Si tu veux que ça vienne plus vite, garde le plastique. Te lave pas. Évite le soleil. Si tu dois marcher au soleil pou une raison ou une autre, y faut que tu sois tout le temps couverte de la tête aux pieds. Si tu sens que tu vas t'évanouir, bois de l'eau. Ça fait transpirer davantage. De toutes les façons, n'enlève pas le plastique. Et souviens-toi de rester à l'ombre ! »

Mademoiselle Ruby répète ces mots sur le ton d'un sinistre avertissement, les yeux plongés dans ceux de Thandi. Celle-ci l'écoute en hochant la tête, bien qu'elle ait envie d'arracher le film et de plonger dans la rivière. Elle imagine sa peau bouillante fondant sous le plastique.

« Il faut vraiment que je porte ça en permanence ? »

— La chalè et la transpiration jouent pou toi. Y faut faire avec », répond mademoiselle Ruby en lui adressant un regard implacable.

Thandi regrette de s'être plainte car cela pourrait donner l'impression qu'elle a revu ses ambitions à la baisse. Qu'elle a tiré un trait sur les occasions susceptibles de s'offrir à elle. Sur ses chances d'attirer le type de garçon dont rêvent sa mère et sa sœur pour elle (le type de garçon qui viendra à coup sûr à la fête). Sur ses chances de se faire accepter par ses camarades de classe. Sur ses chances de réussite à l'école – le seul atout sur lequel les filles noires comme elle peuvent miser, puisque leur apparence ne jouera jamais en leur faveur. Comme le répète sa mère : « *Tout ce que t'as pou toi, c'est ton instruction. Ne va pas tout gâcher.* » De leur côté, les sottes du lycée à la peau plus claire décrocheront des contrats de mannequin ou se trouveront des petits copains suffisamment riches pour les gâter. Les moins jolies se verront offrir un travail dans l'entreprise familiale. À quoi Thandi pourra-t-elle se raccrocher si elle échoue aux examens, hormis à ses dessins ? Personne n'en voudra, cependant. Personne ne respecte les artistes. Aussi Thandi s'efforce-t-elle d'ignorer le crissement du plastique sous son uniforme et la nausée qui l'envahit alors qu'elle se rhabille.

Mademoiselle Ruby examine sa peau, le regard pareil à une lame de rasoir lui raclant le corps, comme si elle cherchait des zones oubliées – des taches sombres qui exigent d'être frottées, récurées avec la vigueur que nécessite le fond d'une marmite brûlée. Ou l'écaillage des poissons. Les yeux foncés de mademoiselle Ruby expriment une subtile hostilité qui rappelle à Thandi les regards que lui adressent les filles et les nonnes de l'école. Devine-t-elle que l'adolescente ne parvient pas à s'intégrer ? Flaire-t-elle ses mensonges ? Peut-être que Thandi lui fait subitement penser à quelqu'un qui l'a blessée. Ou bien à elle-même – au physique qui était le sien avant qu'elle ne se blanchisse la peau. La femme change brusquement d'humeur lorsque Thandi la paye.

« Oublie pas de rester à l'ombre comme je te l'ai dit. Pasqu'on le sait bien, toi et moi : Dyé, il aime pas les vilains. »

Dès qu'elle sort de la case de mademoiselle Ruby, Thandi expire par la bouche. Par réflexe, elle retenait son souffle depuis son arrivée, de crainte d'inhaler les produits chimiques qui empestent l'atmosphère de la case, cette odeur ammoniaquée qui a remplacé la puanteur du poisson.

Pour rentrer chez elle, Thandi emprunte le chemin ombragé qui passe devant la maison rose – l'une des plus jolies de tout le village. En fait, c'est l'une des deux seules maisons de River Bank construites avec du ciment, des parpaings et un toit de bardeaux. Elle est même équipée de volets aux fenêtres et d'une plomberie intérieure.

La maison rose appartient à Verdene Moore, une femme surveillée de près par toute la communauté qui sait de quoi elle est capable. On n'ajoute pas de « *mademoiselle* » devant son nom – alors que la plupart des femmes adultes auxquelles s'adresse Thandi y ont droit –, pour la même raison qu'on ne l'appelle pas « *madame* ».

Non que les habitantes de River Bank se marient. Le mariage est réservé aux personnes comme les parents des camarades de classe de Thandi, ces mères bien habillées et excessivement maquillées qu'accompagnent des époux à l'air distingué lors des cérémonies organisées par le lycée. Delores, elle, y vient toujours seule. Le père de Thandi, aux dernières nouvelles, habite dans la paroisse de Westmoreland. On vit surtout en concubinage à River Bank, où il suffit généralement qu'un homme et une femme s'installent ensemble pour sceller leur union. Selon la rumeur que Thandi a entendue toute son enfance, Verdene Moore attire les petites filles avec des quénettes¹ dans sa maison afin de pouvoir les toucher. Des femmes l'ont surprise en train

1. Petit fruit acidulé à noyau semblable à un citron vert.

de leur sourire depuis son jardin alors qu'elles passaient, un glaçon ou un morceau de pastèque entre les lèvres, par une de ces journées de chaleur où jupes et robes collent au corps comme une seconde peau. On raconte depuis longtemps à River Bank que Verdene Moore est l'Antéchrist, le serpent que des mangoustes devraient dévorer vivant afin d'en débarrasser l'île une bonne fois pour toutes; une sorcière aux pratiques obscènes, trop impies pour que quiconque ose les imaginer.

En août dernier, monsieur Joe, un vagabond bègue que les habitants de River Bank payent pour désherber leur jardin, a découvert, dans celui de Verdene Moore, le cadavre d'un chien dont le flanc sanglant portait des sortes de morsures. Monsieur Joe s'est enfui en braillant dans la rue, la machette en l'air comme s'il pourfendait le vent. Aujourd'hui encore, les habitants sont convaincus que c'est Verdene Moore qui a tué ce chien, un bâtard desséché au corps osseux. Le genre d'animal qu'ils chassent à coups de pied dans la tête ou dans les flancs, le genre d'animal qu'ils nourrissent d'os, de restes de leurs repas et de tous les déchets qui leur tombent sous la main. Le genre d'animal qui attire les puces, renifle et lèche son derrière. Une créature détestable devenue une pauvre bête sans défense depuis que Verdene Moore l'a sacrifiée au cours d'un de ses rituels. Les gens gardent leurs distances avec cette femme à l'existence solitaire. Personne ne sait ce qui se passe exactement dans cette maison rose que sa mère, mademoiselle Ella, lui a léguée à sa mort. C'est assurément une belle demeure avec son toit de bardeaux, son grand jardin, ses portes-fenêtres et ses volets; mais la noirceur qu'elle renferme est visible depuis la rue par ses fenêtres ouvertes dont les rideaux blancs se gonflent puis retombent, semblables à des fantômes.

Thandi accélère le pas en évitant de regarder le magnifique jardin de Verdene Moore, rempli de fleurs aux couleurs

de l'arc-en-ciel. Elle se garde en outre de humer le parfum puissant des bougainvillées qui poussent le long de la barrière et attirent les colibris. Les minuscules oiseaux volent quelques instants sur place puis filent comme l'éclair. La vue de ces fleurs est surprenante car la sécheresse mène la vie dure aux plantes cette année. Même les pétales des hibiscus rouges pendent au bout de leurs tiges comme les langues de chiens assoiffés.

Ce jardin est si vaste que Thandi est obligée de trotter pour arriver le plus vite possible au bout de la barrière. La chaleur la fait abondamment transpirer et son uniforme colle au plastique. Des épines de *macca* s'accrochent dans l'ourlet de sa jupe. Son sac dans lequel sont rangés le riz, la semoule de maïs et le pot de Queen of Pearl, seul achat prometteur, pèse lourd sur ses épaules. Les pierres descollées s'enfoncent dans ses semelles usées qui claquent de plus en plus vite contre ses talons. Thandi accélère encore en repoussant les arbustes et les branches pendantes, tandis que la crainte de se faire attraper lui comprime les poumons.

Lorsqu'elle atteint la case de mademoiselle Gracie, Thandi souffle bruyamment, les mains sur les flancs. Elle se sait en sécurité à présent car, bien qu'elle ait ses propres démons – qui ne sont pas étrangers à sa fréquentation assidue du Dino's Bar –, mademoiselle Gracie est une femme pieuse. Il lui arrive souvent d'être frappée par le Saint-Esprit en public et de déclamer des prêches à tue-tête sur la place, une bible serrée dans les mains.

Assis sur la barrière de mademoiselle Gracie, un groupe d'adolescents se gave de mangues tout juste cueillies dans l'arbre. Les garçons s'arrêtent en voyant Thandi approcher, puis chacun baisse la main de sa bouche. C'est la seule fille du quartier dont la présence en impose autant que celle d'une figure d'autorité – une principale, une professeure,

une nonne. Lorsque Thandi passe devant eux, ils sont tous aussi silencieux que les chenilles posées sur les feuilles des arbres. Tous sauf un. Charles. Si l'adolescente marche la tête haute, ce n'est pas à cause des autres, mais de lui.

« Quoi de neuf, Thandi ? » demande-t-il, rompant ce silence qui lui chante la sérénade.

Thandi manque de trébucher. Une bouffée de chaleur se répand de son cou à son visage, bien qu'aucun des garçons ne réagisse à ce qui vient de se passer. Elle adresse un signe de tête à Charles puis passe rapidement devant lui, consciente de son regard qui observe le délicat balancement de ses hanches. Tandis que ses yeux se promènent sur ses formes, ses pensées se sont déjà glissées sous sa jupe. Si seulement Charles n'était pas juste un garçon ordinaire, le genre d'adolescent dont Delores lui conseille de rester éloignée ; le genre d'adolescent que Margot critique parce qu'il n'est pas un de ces riches propriétaires d'Ironshore, que même certaines de ses camarades de Saint-Emmanuel se vantent de fréquenter. De toute façon, Thandi n'est plus obligée de se contenter d'un garçon comme lui maintenant qu'elle s'éclaircit la peau. Elle ressent cependant une sorte de pulsation dans son bas-ventre. Elle accélère le pas en serrant les cuisses comme si elle avait envie de faire pipi.

Thandi arrive enfin à sa case, la seule de la vaste étendue jouxtant le pâturage où monsieur Melon, un paisible fermier, attache sa chèvre à côté d'un poirier qui ne donne plus de fruits. Chaque jour, l'homme mène sa bête à travers champs jusqu'au seul lopin de terre qui n'a pas pris la couleur rouille des arbres voisins. Le bruit court qu'il traite mieux sa chèvre que sa femme. Mademoiselle Francis et mademoiselle Louise suivent Thandi du regard tandis qu'elle grimpe la pente et passe devant la cour que partagent plusieurs familles, dont les cases délabrées s'inclinent les unes contre les autres tels des ivrognes unis dans une sorte d'étreinte.

RENDS-MOI FIÈRE

Les femmes se protègent les yeux du soleil avec les mains. De loin, Thandi les entend parler d'elle.

« C'est pas la fi de Delores, ça? Regarde comme elle devient jolie. C'est pas souvent que je la vois. Toujours le nez dans ses livres. Mais quel joli brin de fi! »

Aux fillettes assises entre leurs jambes sous la varangue, dont elles démêlent les cheveux crépus avec des peignes à dents larges et enduisent le cuir chevelu de baume Blue Magic, elles expliquent :

« C'est comme ça que tu dois devenir. Comme Thandi. Elle est bien partie dans la vie grâce à son bon lékol. Tu vois comme son uniforme est élégant? Y a rien de négligé chez elle. Elle est toujours aimable en plus. Pas comme sa sœur Margot, qui se pavane le nez en l'air comme si on sentait mauvais. »

Elles font bonjour à Thandi lorsqu'elle regarde de leur côté. L'adolescente se sent obligée de les saluer, mais parvient à les dépasser en coupant court à la conversation.

« Bonjour, mademoiselle Louise. Bonjour, mademoiselle Francis. Oui, grand-mère Merle va bien. Delores? Oh, vous savez, elle travaille, comme d'habitude. »

Thandi marque une pause, une boule logée dans la gorge, quand elles l'interrogent sur ses cours.

« Oui, je prépare le CXC. Je travaille très dur. Merci pour vos prières. »

Bien après s'être éloignée, l'adolescente sent encore leurs regards sur elle.

Lorsqu'elle ouvre le portail, Thandi trouve sa grand-mère Merle assise sous la varangue, le regard levé vers le ciel.

« Bonjour, grand-mère », lance-t-elle tout en sachant qu'elle n'obtiendra aucune réponse. Thandi se demande souvent si la vieille femme est plus consciente de son environnement qu'elle ne le laisse paraître. Toutes deux n'ont

pas échangé plus de deux mots depuis sa petite enfance. À quinze ans, Thandi ne garde aucun souvenir du son de sa voix car grand-mère Merle a cessé de parler après que l'oncle Winston est parti en Amérique. Son fils était sa plus grande fierté. Ces jours-ci, la vieille femme fixe le ciel bleu comme si elle espérait l'apercevoir quelque part entre les nuages qui flottent au-dessus de la case, au-dessus des arbres et des collines pentues qui engloutissent le soleil dans la soirée.

De retour de l'école, de jeunes enfants jouent dans le vaste champ où monsieur Melon attache sa chèvre. Certains poursuivent les volailles que la mère de Thandi laisse se promener dans la grande cour hors du poulailler. Les oiseaux s'affolent en caquetant, soulèvent de la poussière et réveillent en sursaut les corniauds endormis qui agitent la queue pour chasser les mouches. Thandi abandonne grand-mère Merle sous la varangue et entre dans la case. Elle range le riz et la semoule de maïs à leur place dans les placards puis sort le pot de crème de son sac. Après s'être assise devant le miroir, elle essuie son visage moite avec le bord de sa jupe. DEUX FOIS PAR JOUR APRÈS LE BAIN, indique la notice. Mademoiselle Ruby lui a pourtant formellement déconseillé de se laver.

Le pot de crème à la main, Thandi relit chaque mot de la notice. Il faut que ce traitement fonctionne. Voilà un mois qu'elle l'a commencé et sa peau est toujours de la même couleur. Elle suit pourtant à la lettre les conseils de mademoiselle Ruby: au moment de sa toilette, elle se lave les aisselles avec un chiffon humide, puis les parties intimes accroupie au-dessus d'une bassine d'eau savonneuse; elle porte son sweat-shirt à manches longues toute la journée par-dessus le film plastique afin de retenir l'humidité de sa peau et d'éviter les coups de soleil; elle applique la préparation de mademoiselle Ruby sur son épiderme un jour sur deux. La crème Queen of Pearl est son dernier recours

RENDS-MOI FIÈRE

pour accélérer le processus. Thandi ne peut pas se laver le visage à cette heure de la journée car la pression de l'eau est trop faible, mais il lui semble plutôt propre. Elle le tâte du bout des doigts, suit son contour, caresse sa peau lisse. Alors qu'elle s'examine dans le miroir, Thandi commence à se voir à travers les yeux de sa mère, de sa sœur et de la communauté : lauréate d'une bourse, adolescente sage, source d'espoir pour sa famille, jeune fille destinée à devenir riche et à mener une vie prestigieuse. Lorsqu'elle s'admire ainsi, la case disparaît autour d'elle, de même que la sensation permanente de ce poids sur sa poitrine.

Margot tresse les cheveux de Thandi pendant que Delores prépare un mélange de riz et de haricots dans une casserole. Son aînée a rapporté des provisions à la maison – une douzaine d’œufs, du bœuf, du fromage, du maquereau, du lait, de la queue de bœuf et des dos de poulet –, mais toute cette viande risque de s’abîmer car JPS¹ a encore coupé l’électricité. Grâce à Clover, l’homme à tout faire du quartier qui est de retour après des années d’absence, la case est habituellement alimentée en électricité, volée à un proche lampadaire, car elle n’est pas légalement raccordée au réseau. Le peu d’enseignement professionnel qu’a reçu Clover au lycée technique Herbert Morrison suffit à faire de lui l’électricien, le charpentier et le plombier de River Bank. Il a aidé à construire la moitié des cases du village, la plupart sur des terres abandonnées. Mais ce soir, il n’y a rien à faire pour rétablir le courant. D’après les informations diffusées par Radio Jamaica que Delores écoute sur la vieille radio à piles posée près de la cuisinière, des arbres ont pris feu à cause de la sécheresse, et l’incendie a endommagé les principaux fils électriques de JPS. La moitié du pays est plongée dans l’obscurité.

Seule la petite flamme d’une lampe à pétrole éclaire la case. Delores éteint la radio et recommence à mélanger

1. *Jamaica Public Service*, fournisseur d’électricité jamaïcain.

le contenu de la casserole, campée sur ses solides jambes brunes, une main posée sur son épaisse hanche cambrée. Ses larges épaules se redressent, semblables à un mur de rancune qui ne cesse de s'élever – comme son dos raide, elles la protègent de toute tentative de conversation. Margot devine que sa mère est irritable.

« Tout ce manger va s'gâter avec cette fichue chalè, se lamente Delores sans se retourner. En plus, y paraît qu'on va pas avoir l'électricité pendant un moment à cause de la sécheresse. Qu'est-ce que j'dois supporter, Seigneur! Comment on va s'en sortir? »

Elle lâche un soupir agacé puis se penche pour goûter le plat. Margot l'imagine fronçant le nez avant de tendre la main pour attraper le sel. L'odeur du maquereau plane dans l'air chaud.

Margot se concentre à nouveau sur les cheveux de Thandi – quand elle tire dessus, ses boucles crépues s'enroulent autour de son doigt comme de la soie noire. Assises près de la fenêtre ouverte, les deux sœurs profitent de la brise fraîche sans craindre les moustiques qui se posent sur leur peau. Un à un, elles écrasent les insectes gavés sur leurs bras et leurs jambes, puis essuient leurs paumes ensanglantées sur du vieux papier journal ou un mouchoir en papier. Il est impossible de connaître l'origine du sang qui tache leurs mains, mais qu'il appartienne à l'une ou à l'autre, c'est pour elles du pareil au même.

Le moment que Margot attend avec le plus d'impatience quand elle est à la maison est celui du tressage des cheveux de sa sœur. C'est l'unique raison pour laquelle elle est rentrée ce soir au lieu de rester à l'hôtel ou de filer chez Verdene, qui possède un générateur. La douceur de sa chevelure lui procure un intense plaisir. Margot ayant quinze ans de plus que Thandi, celle-ci la considère davantage comme une deuxième maman que comme sa sœur aînée. À l'époque où